

« Présentation : rêver l'enfance. Littérature et psychanalyse »

Jacques Cardinal

*Voix et Images*, vol. 25, n° 1, (73) 1999, p. 33-35.

Pour citer la version numérique de ce document, utiliser l'adresse suivante :

<http://id.erudit.org/iderudit/201460ar>

Note : les règles d'écriture des références bibliographiques peuvent varier selon les différents domaines du savoir.

---

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter à l'URI <http://www.erudit.org/documentation/eruditPolitiqueUtilisation.pdf>

---

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche. Érudit offre des services d'édition numérique de documents scientifiques depuis 1998.

Pour communiquer avec les responsables d'Érudit : [erudit@umontreal.ca](mailto:erudit@umontreal.ca)

Présentation

## Rêver l'enfance. Littérature et psychanalyse

Jacques Cardinal, Université de Montréal

L'enfance, ou ce qui en reste et insiste. Amas d'images et de mots fragmentés, dispersés, confus ou étonnamment précis ; morceaux déposés au cœur du sujet comme autant de nœuds secrets enkystés dans la trame complexe d'une conscience qui, après coup, cherche à en ressaisir l'événement, sinon l'énigme. L'enfance en cela nous revient, et ne cesse de revenir, selon l'épisode que l'on aime ou non se rappeler, avec les images incisives et fugaces aussi de la mémoire involontaire ; l'enfance nous revient en effet comme autant de scènes qui nous hantent et qu'un certain travail d'écriture voudra dénouer, reconstruire, nommer, exorciser.

Si l'enfance ne cesse de nous revenir, c'est sans doute parce qu'elle est d'abord une expérience de dépossession. Modelé dans la pâte d'une parole et d'un discours qui toujours déjà le précèdent, le nomment et le racontent, l'enfant n'est-il pas d'entrée de jeu ce dépossédé qui ne sait pas dire encore à quoi il est confronté ? Ce premier temps en serait donc un de dépossession où ce qui a pu être dit ou vécu — amours, haines et violences — n'a pu être assumé pleinement par le sujet-de-la-parole, le corps de l'enfant se faisant alors tout entier ce livre de traces enfouies (fossilisées ?) qu'il voudra, peut-être, déchiffrer plus tard ; corps d'écriture témoin d'un temps autre pour un sujet non encore advenu, noué d'emblée au non-savoir de son être, clivage qui est celui-là même d'un in-conscient qui, dès l'origine et jusqu'à la fin, le détermine. L'enfance serait donc ce corps d'écritures anciennes qui ne cesse de faire retour au présent, voilé ou déformé, dépositaire de ces traces obscures mais certaines par l'insistance avec laquelle elles émergent à la surface brouillée de la conscience ; savoir oublié, *mais non pas effacé*, qui fonde cependant l'élaboration de nos histoires, fictions et pensées. C'est en cela aussi que le sujet garde pour toujours un pied dans l'enfance, celle-ci occupant tous les détours de sa vie chaque fois qu'un événement — une scène, une parole, un désir — vient la troubler, c'est-à-dire le mettre en contact avec une part oubliée de son histoire.

Dépossédée et marquée par l'avènement différé de la parole, l'enfance s'invente et se donne ainsi à rêver pour donner forme à ce

morcellement d'expériences, de plaisirs et de souffrances. Il ne faut donc pas s'étonner que l'écriture retrouve si souvent la scène d'enfance pour en dire enfin l'épreuve ou la splendeur ; pour la vivre enfin, peut-être, avec les mots pour la dire et l'assumer. C'est en cela que l'écriture refait en quelque sorte sa scène, comme une première fois enfin advenue ; scène disparue, perdue, dont l'écrivain réinvente le sens à même les bribes de mots et les débris d'images qu'il déchiffre, dessine et reconfigure, traçant la mouvante frontière entre ce qu'il sait et ne sait pas. *Rêver l'enfance*, n'est-ce pas écrire depuis ce fond d'oubli, *continuellement présent*, qui traverse toutes nos paroles ? Scène d'écriture où est enfin raconté ce corps de traces immémoriales irradiant le présent évanescant d'un sujet en quête de ses noms et de ses certitudes. L'enfance ressemble ainsi à un palimpseste — surface où s'entremêlent deux écritures — où l'écriture apparemment seconde se donne à lire comme le dévoilement et le voilement simultanés d'une mémoire tout à la fois perdue et retrouvée. Ce qui s'écrit après coup vient donc s'inscrire sur les stigmates du corps premier de l'enfance, récit se moulant à la topographie secrète d'une expérience qui était en attente de ses mots ou de ses noms ; écrire prenant sa source dans ce « rayonnement fossile », comme disent les astronomes, qui traverse nos voix. Ce corps premier de l'enfance peut également être comparé à une anamorphose — figure à la géométrie singulière fondue dans quelque représentation picturale et qui n'apparaît que depuis un angle déterminé —, c'est-à-dire comme ce corps de mémoire lové dans le sujet qui, plus ou moins à son insu, l'incline et le fait parler. L'écriture en cela ne cesse de traduire la souvenance parfois hallucinée de ce bloc erratique de traces anamorphosées qui surgit parfois comme un spectre. L'enfance, dira-t-on, est nécessairement plurielle puisqu'elle se rejoue, s'invente ou se rêve sur une scène qui ne cesse d'en interroger le sens ; pluriel qui va de pair avec le processus de symbolisation d'un héritage incessamment relancé dans la mesure où le sujet est aussi le lieu d'une assumption identitaire qui s'édifie tant bien que mal sur cet amas de traces. Travail d'assomption qui n'est qu'un long dialogue avec tous les visages de notre enfance.

Ce numéro se remarque justement par l'insistance d'une rencontre avec cette temporalité à double fond, ce corps-palimpseste ou corps anamorphosé de l'enfance revenant par le singulier travail de l'écriture. Violence, folie, misère, déperdition, l'enfance ici n'a rien d'un paradis perdu. Son paradis est un jardin de silences et de cris que l'écriture révèle enfin en lui donnant la voix. Ainsi en est-il d'abord de *Satan Belhumeur* de Victor-Lévy Beaulieu, roman dans lequel Anne Élane Cliche cherche à déchiffrer le sens de ce retour à la scène originaire du corps maternel, lieu ici d'un innommable mortifère que l'écriture — le désir du roman — voudra re-traverser pour assumer enfin l'événement ; scène d'écriture qui retrouve dans la figure de la rédemption son théâtre des commencements

et des fins dernières. Cette enfance perdue et en partie impossible à narrer, Francine Belle-Isle en retrouve pour ainsi dire le point de fracture alors que, relisant l'œuvre de Julien Bigras, elle montre que l'enfance est un surgissement issu du choc de deux paroles — de deux sujets — qui, à l'occasion d'un transfert, se donnent à lire leur enfance (leur folie) depuis le regard croisé d'une altérité qui les hante dès l'origine ; rencontre qui ne peut passer que par ce premier temps de dépossession, rejoué dans le transfert. Scène qui pèse d'autant plus lourdement sur l'enfant que ce temps premier est enveloppé d'un secret de famille : l'inceste, ou la première des violences. C'est le poids de cet héritage que j'ai voulu analyser dans mon article sur la folie de Marcel dans *Le premier quartier de la lune* de Michel Tremblay ; roman où se manifeste en définitive une certaine causalité entre la filiation incestueuse et l'imaginaire de l'indifférenciation où s'abîme Marcel. La réflexion porte ici sur l'impasse symbolique d'une enfance considérée comme le théâtre d'une imagination follement souveraine. Scène de dépossession encore qu'Anne-Marie Picard déchiffre dans sa lecture du *Torrent* d'Anne Hébert pour faire ressortir le paradoxe d'un récit où le possédé (le fou) se raconte, s'affranchissant ainsi symboliquement de la supposée toute-puissance de la mère ; l'écriture est donc ici encore chemin de quelque rédemption. Enfin, et bien que sa lecture ne soit pas d'emblée psychanalytique mais s'inscrive plutôt dans la poétique de l'intertextualité, André Lamontagne explicite lui aussi à l'occasion de sa lecture de *L'amélanchier* de Jacques Ferron la dimension nécessairement inventive d'une enfance qui ne peut se raconter qu'après coup.

\*  
\*\*

Une certaine doxa se plaît à dire, on le sait, que l'enfance serait le temps béni du merveilleux où le sujet n'aurait à supporter d'autres lois que celles de l'imagination. Temps de l'innocence, de la pureté et de la liberté qui coïnciderait avec la vérité première de l'être, alors que l'âge adulte serait déperdition, renoncement, sujétion à quelque raison despotique. Le sujet-de-l'imagination serait alors le contraire même d'un être assujéti à la loi, jouissant plutôt d'une faculté susceptible de le libérer de sa finitude et des contingences, défiant l'ordre ordinaire des êtres et des choses. De là a pu se constituer également un discours « pédagogique » où seules les vertus de l'imagination sont tolérées, alors que toute limite apparaît comme une contrainte arbitraire, la violence même. On sait qu'il s'agit là en somme d'une idéologie propre à notre époque, laquelle s'inscrit plus globalement dans l'incertitude des repères symboliques qui façonnent notre lien social. Relire l'enfance, c'est d'abord se méfier du merveilleux et d'une conception ordinaire de l'imagination. Les textes ici réunis donnent justement à lire ce qui fait tenir ensemble l'imaginaire et la loi.